

Travail de fin d'études[BR]- Travail de fin d'études: "Des soutiens invisibles : les expériences émotionnelles et les défis d'agents informels non structurés dans le désistement assisté de personnes en conflit avec la loi." [BR]- Séminaire d'accompagnement à l'écriture

Auteur : Filoteanu, Isabelle

Promoteur(s) : Mathys, Cécile

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en organisations criminelles et analyse du crime

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23723>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Retranscription Participant n°2

Interviewer (I) / Participant (P)

Interview

P : Je me suis mise à un endroit où j'en ai, je suis sûre.

I : Ok, ça va, super. Déjà, ben je vous remercie beaucoup de réaliser cet entretien avec moi.

P : Je vous en prie, je me doute que ce n'est pas un thème facile et à mon avis, ce n'est pas toujours aisément adhérer. Vous voyez, fin...

I : Ah oui, non c'est ça. Je sais que beaucoup étaient stressés, donc c'est vrai que pour le moment, ce n'est pas évident. En fait, c'est un sujet tellement peu connu que même moi, niveau littérature, c'est vrai que ce n'est pas évident.

P : Mais non, ce n'est guère illustré.

I : C'est ça.

P : On peut le dire.

I : C'est ça, je fonce dans l'inconnu.

P : Voilà, vous êtes une challengeuse, c'est bien. Il faut que quelqu'un ouvre la marche.

I : Oui, c'est vrai. Donc, merci beaucoup, vous me sauvez.

P : Je vous en prie.

I : Donc, cet entretien va porter sur votre expérience et vos émotions par rapport à tout ce processus d'aide de votre proche justiciable.

P : Oui, oui.

I : Donc, tout sera évidemment anonyme.

P : Oui, c'est ça.

I : Anonyme, donc je ne sais pas s'il y a un nom particulier que vous voulez qu'on emploie pour parler de votre justiciable.

P : Non, je, je vous laisse libre choix.

I : Ok, ça va. Du coup, on va commencer par des questions de présentation.

P : Oui.

I : Donc, à quel genre vous identifiez-vous ? Femme, homme, autre ?

P : Ah non, je suis une femme.

I : Une femme, ok. On ne sait jamais, par téléphone surtout.

P : Oui c'est ça (rires). Non, mais c'est un grand débat dans lequel je suis souvent et j'ai un peu du mal avec la... non... le côté non binaire. C'est très personnel, mais je suis ancrée dans de très vieilles valeurs.

I : Je me suis sentie obligée de mettre « autre », me disant que pour ne pas créer de problème.

P : Oui je comprends (rires).

I : Quel âge avez-vous ?

P : Presque 53.

I : Et quel lien entretenez-vous donc avec...

P : C'est mon mari.

I : Ok, super, ça va. Donc voilà, pour commencer, comment pourriez-vous décrire votre mari ? Que dois-je savoir sur lui ?

P : ...

I : Niveau personnalité ?

P : Niveau personnalité ? c'est quelqu'un qui n'a pas été bien construit au niveau familial. Il a un schéma familial très défaillant, très malsain, on va dire. À propos de ça, il a toujours besoin d'être rassuré, d'être encore construit, même à l'heure actuelle. Malheureusement, donc, j'ai un peu un rôle de tuteur, entre guillemets, que je porte depuis des années. Sinon, c'est quelqu'un de déterminé et qui peut vivre des choses difficiles en n'y voyant que du positif en bout de course.

I : Ah.

P : Tout le contraire de moi (rires).

I : Vous n'avez pas l'air pourtant comme ça.

P : Ah, mais pourtant, en général, j'anticipe énormément et je vois souvent le pire schéma d'une situation. Ça aide, ça n'aide pas, mon Dieu. Voilà. En tout cas, on essaie de trouver un juste équilibre entre le pessimisme et l'optimisme, que j'appelle plutôt de la naïveté parfois (rires). Mais je me rends compte que ça peut être usant aussi, de par ma personnalité, de toujours voir le pire scénario, alors que peut-être qu'il ne se passe rien. Mais voilà, je suis comme ça. Mais voilà, il a cette faculté de pouvoir dépasser les choses du présent pour voir l'avenir et pouvoir gérer des problèmes en se disant, ben voilà, que ce ne sont que des problèmes. La vie est à vivre. La vie, c'est après. Ce n'est pas pendant les problèmes. Les problèmes, on les gère, mais on aura du meilleur après.

I : Ah, c'est beau, ça.

P : Et oui, c'est bien (rires). C'est pour ça que je l'ai marié.

I : Oui, c'est vrai. Vous avez raison. Pouvez-vous me raconter deux temps fort dans votre relation avec votre mari, un qui est plutôt positif et un plutôt négatif ?

P : Je vais commencer par le négatif. En tout cas, celui que j'ai vécu le plus difficilement, c'est le jour, le moment de son incarcération. Je l'ai amené et il est rentré dans l'enceinte du bâtiment. Il ne s'est pas retourné. Je l'ai vu partir et il ne s'est pas retourné. Et ça c'est une image qui m'a profondément marquée. Je pense que c'est ça, à la rigueur, que je garde comme souvenir, pourtant, de l'incarcération qui a quand même duré trois ans. C'est ça que j'ai le plus mal vécu. Ça, c'est clair.

I : C'était un choix de sa part ou on ne lui a juste pas laissé l'occasion ?

P : Je n'en sais rien. En fait, je n'ai jamais évoqué ça avec lui. Je me suis dit que peut-être que ça lui appartenait. Il a peut-être eu plus facile de ne pas regarder derrière lui. Comme son tempérament, c'est regarder devant, ne pas se laisser, voilà, ne pas se laisser abattre et justement combattre. Je pense, j'imagine que c'était ça. Je ne m'en voulais pas. J'en voulais à la situation. Et qu'est-ce que ça aurait changé pour moi ? Qu'il se retourne ? Mais, mais c'est ça qui m'a marquée. C'est vraiment la chose la plus difficile.

I : Ah oui, j'imagine.

P : Par contre, la chose la plus belle, c'est notre mariage. L'annonce du mariage. Lui avait été marié déjà, divorcé. Moi, je n'avais jamais voulu me marier. Même avec mon ex-compagnon, avec lequel j'ai eu mes enfants. Et voilà, on est allé chez le notaire pour une démarche de mandat extrajudiciaire. Et on est allé une première fois. Et la seconde fois, on allait pour la signature de l'acte. Et là, à un moment donné, je regarde le notaire et je dis « et pour un contrat de mariage ? » (Rires). Et alors là, ils m'ont regardé tous les deux. Et voilà. On s'est décidé comme ça. On est sortis de chez le notaire et mon mari m'a dit « on se marie ? » « Oui, pourquoi pas ? Oui, je pense que ce serait bien. » Et on a fait les démarches. Et on était mariés. C'est magnifique. On a fait ça sur un coup de tête, fin pas sur un coup de tête, je ne prends jamais une décision sur un coup de tête. Mais c'était une décision mûrement réfléchie qui paraissait être un coup de sang comme ça. Mais, voilà, ça m'a facilité énormément de choses pendant son incarcération.

I : Donc, c'était avant ça ?

P : Oui, tout à fait. On s'est mariés trois mois avant son incarcération.

I : Ah oui.

P : On voulait se marier avant pour que ce soit des conditions correctes de mariage. Et rapidement parce qu'il y avait le Covid. C'était pendant le Covid aussi. Donc, on s'est mariés juste avant les restrictions à ce niveau-là. Donc, on a tout gagné.

I : Oui, c'est vrai. Félicitations.

P : Merci, merci.

I : De façon générale, comment voyez-vous votre rôle auprès de votre mari dans tout ce qu'il traverse avec la justice ? Plutôt essentiel ou plutôt peu utile ?

P : Comme lui m'a dit de nombreuses fois, si je n'avais pas été là, il ne s'en serait pas sorti comme il s'en est sorti. Le problème, c'est qu'on joue beaucoup de rôles. Je suis assistante sociale de formation et de métier. Donc, ça aide beaucoup. J'ai fait psychologue, j'ai fait assistante sociale, j'ai fait épouse, j'ai fait confidente, j'ai fait administrative, j'ai tenu des rôles de gestionnaire. J'ai dû, j'ai appris plein de choses dans le droit aussi pour trouver des solutions pour accéder à sa libération. Ça a été un gros combat. Il a fallu que j'apprenne énormément. Celui qui est dehors à l'accès à l'Internet, à des, à des livres, à des connaissances que celui qui est à l'intérieur ne peut pas consulter. Il n'y a pas de bibliothèque, il n'y a pas Internet...

I : Vous établissez le pont entre l'extérieur et l'intérieur. Vous aviez toutes les casquettes.

P : Oui, carrément. C'était... Je faisais toutes les démarches. Je prenais contact avec le service social de là-bas. Je j'ai mis en place plein de choses pour accélérer le dossier parce que la machine judiciaire, il est bien connu que c'est une machine très, très lente. Et en plus, nous, on a des cas particuliers dans le sens où mon mari était incarcéré en Belgique, domicilié en Allemagne, parce que j'avais réussi à le domicilier, après, en Allemagne. Moi, j'étais en Allemagne depuis des années et des années déjà donc voilà. On était un cas particulier avec des difficultés de future prise en charge en termes de probation. Le bracelet électronique c'était pas envisageable pour des raisons complètement abracadabrant. Mais bon, on nous parle d'Europe, mais l'Allemagne n'est pas au bout de l'Europe par rapport à la Belgique. Ça n'allait pas fonctionner, soi-disant. Il a fallu batailler sec, franchement. Donc oui, en fait, j'étais lui, avec plusieurs rôles à l'extérieur. Je devais me mettre à sa place et imaginer ses besoins, imaginer nos besoins, imaginer nos limites, les jauger et essayer de trouver des, des, des services adéquats, des personnes ressources de qualité qui avaient la connaissance pour avancer quoi.

I : Vous êtes courageuse.

P : Bah c'est l'amour. Ça donne beaucoup de force. Il n'y a rien à faire. Il est mon combat de ma vie. Donc oui, ça valait la peine, même si on aborde d'autres sujets pendant notre conversation ici. J'en parle beaucoup plus sereinement maintenant, mais ça reste une blessure.

I : Oui, j'imagine. Et maintenant, comment ça se passe au quotidien ? Est-ce que ça vous demande des efforts ou des engagements à l'heure d'aujourd'hui ?

P : Toujours. C'est un engagement jusqu'à la fin de la vie, évidemment. Il est en mesure probatoire, donc il a un agent de probation ici, dans notre pays. Je prends contact avec l'agent de probation. J'essaie de temps en temps d'être là, de temps en temps de ne pas être là aussi, pour qu'il prenne ses responsabilités. Il a repris son activité professionnelle. Il faut que je le soutienne aussi. Donc c'est un combat. Tout reste un combat, le combat de la non-rechute, le combat du maintien de ses acquis par un suivi psychologique. Je suis très contente de ce qu'il poursuit comme suivi thérapeutique. C'est vraiment idéal. Ça l'aide à tout niveau, et ça me permet de me soulager par rapport à des choses que je ne maîtrise pas. Je ne suis pas psychologue. J'ai fait un peu de psycho pendant les études, et je suis toujours baignée dans la psychologie au niveau de mon métier, mais je ne suis pas, je n'ai pas un diplôme de psychologue. Et puis je suis son épouse, donc il faut aussi que je puisse passer la main et moi reprendre ce rôle d'épouse uniquement, quelque part. Et plus de gestionnaire, d'assistante sociale, de psychologue. Je veux pouvoir reprendre mon rôle d'aidante normale quoi. De soutien, mais pas des choses qui peuvent être déléguées à des personnes qualifiées.

I : Ah oui.

P : Mais ça reste un combat. Un combat de tous les genres, où il faut nous préserver, où il faut le soutenir. Il y a parfois des baisses de régime, des coups de mou, des choses qui ne sont pas toujours faciles à mettre en relation l'un et l'autre. Parce que moi, j'ai vécu trois ans toute seule, donc j'ai dû apprendre. Je vivais déjà toute seule avant, mais là, c'était vivre seule avec un combat de deux donc voilà. Il y a parfois des petites tensions, ce qui est légitime, mais il a énormément évolué et il parvient à communiquer, il parvient à ne plus garder pour lui, à dire, voilà, moi je ne suis pas d'accord, pour ça, pour ça, pour ça. Et donc la communication, il le met vraiment en haut de la liste pour poursuivre le chemin ensemble donc. Mais ça demande de l'énergie. Ça demande de l'énergie. On n'est pas un couple lambda. Du tout. Du tout. Mais on est prêt à tout aussi, puisqu'on a vécu le pire.

I : Franchement, félicitations.

P : Merci.

I : Bravo à tous les deux.

P : De toute façon, quand on aime, quand on estime que quelqu'un vaut la peine d'être sauvé, il faut y mettre toute son énergie, toutes ses compétences et toute son âme aussi.

I : Vous avez l'air plus positif que ce que vous ne pensez.

P : Oui, mais oui, je peux l'être. Je peux l'être (rires).

I : Maintenant, on va rentrer dans une partie un peu plus répétitive niveau questions afin de pouvoir comparer les périodes avant la peine, pendant et après.

P : Oui.

I : Donc, pour avant la peine, que pouvez-vous me raconter de cette période ?

P : Ouf, ça a été une période atroce. Ça a été atroce parce que, ben voilà, quand je l'ai connu, on s'est vu, il m'a expliqué tout son contentieux et je savais dans quoi je m'engageais au niveau d'une relation. Donc je savais que ça allait être rude, mais on ne s'imagine pas. On ne s'imagine pas. On sait que ça va être, mais on ne sait pas au quotidien ce que ça peut coûter vraiment à tout niveau. Il y a eu chaque

fois les audiences au tribunal, ce qui est très dur parce que... on entend des choses dures, abominables, fausses, vraies. Il faut décanter tout ça. Il faut pouvoir trouver son équilibre comme un funambule. C'est très, très, très compliqué. On ressort de là ébranlé. On ressort de là décomposé avec de l'espoir et beaucoup de peur, beaucoup de haine aussi par rapport à de l'injustice, par rapport à des mensonges qui sont dits et contre lesquels on n'a aucune preuve. Les mensonges, malheureusement, prennent souvent le pas sur la vérité. Donc clairement, je n'ai plus confiance en la justice. Ça, c'est clair. Les multiples audiences et puis l'appel tombent sur le dernier jugement qui nous amène à un billet d'écrou. Et on attend. Tous les matins, on regarde la boîte aux lettres et on espère que le billet d'écrou ne soit pas glissé dans la boîte aux lettres. C'est un enfer. Préparer le départ en ne sachant pas quand sera le départ. Lui finir son travail parce qu'il est indépendant, finir ses chantiers pour rester correct vis-à-vis de ses clients, vis-à-vis de ses collaborateurs. Donc lui finissait ça. Il fallait vider la maison. Il fallait trier un maximum de choses pour que moi je rapatrie le maximum de ce que je pouvais chez moi le temps de son incarcération. Je passais mes journées chez lui à trier et à essayer d'imaginer comment j'allais ramener tout ça. Et lui travaillait, revenait et on était là dans un stress perpétuel, dans une angoisse. La peur de la boîte aux lettres ça m'est restée d'ailleurs. J'ai chaque fois une angoisse. J'ouvre la porte et je suis près de la boîte aux lettres. C'est resté. Je crois que ça, ça va me poursuivre.

I : En fait oui, c'était une période un peu d'incertitude, de ne pas savoir toujours...

P : Ouf oui, c'est ça. Oui, la temporalité est totalement différente dans ces situations-là. On attend quelque chose, mais on ne le veut pas. Mais on sait que ça va tomber, mais quelque part, c'est un soulagement que ça arrive parce qu'on arrête d'attendre. C'est comme quelqu'un qui est dans le long mourir, c'est pareil. La famille n'en peut plus d'attendre l'échéance ultime. C'est une souffrance psychique énorme. Ça demande beaucoup d'empathie et beaucoup de... Comment je pourrais dire ça ? De résilience. Il faut de la résilience et il faut aussi être le plus serein possible et le plus complice possible dans les démarches à formuler... et c'est atroce. Et quand ça tombe, on a une date. On a 3-4 jours avant de devoir y aller. On se doute qu'on oublie plein de choses. C'est les derniers jours, les dernières nuits qu'on passe ensemble. C'est le dernier déjeuner. C'est le dernier déjeuner du condamné quoi. On a l'impression d'être dans le couloir de la mort avant l'incarcération.

I : Ah oui, oui.

P : Parce que le couloir de la mort, c'est pareil. On n'a pas de date. La date tombe et il n'y a plus rien à faire. On est dans ce dilemme, dans ce sentiment un peu double de soulagement et de crainte. Et voilà, on navigue là-dedans entre deux eaux, entre deux dimensions, la dimension de la réalité et la dimension de l'inconnu. Et on se dit qu'on va rentrer dans une nouvelle dimension qu'on ne connaît pas. On ne sait pas ce qu'on va devenir. On ne sait pas comment on va faire. On ne sait pas combien, on sait pas combien de temps. Franchement, la période pré-incarcération est atroce. Elle est atroce.

I : Ah oui.

P : Et on a de l'aide de peu de personnes. Forcément, ce n'est pas facile d'expliquer à ses collègues que son mari va se faire incarcérer. Très peu de mes collègues l'ont su, d'ailleurs. Très, très peu. J'ai vraiment distillé et justement distillé parce que des gens se posaient des questions. Des gens proches de moi au boulot ne comprenaient pas pourquoi je n'étais pas bien. Je venais de me marier et j'étais malheureuse. Ce n'est pas normal. Donc voilà, de rares personnes, je crois que moins de 5 personnes sur toutes les équipes avec lesquelles je travaille ont su. Et c'est très bien comme ça. Mais on n'a pas de soutien. On a très peu de soutien. Même la famille, ils ne savent pas quoi dire. Les gens sont démunis. Il n'y a pas de parole. Il n'y a pas de paroles réconfortantes. On n'entend plus rien. On ne veut plus rien entendre d'ailleurs de toute façon. On ne veut plus rien entendre. On se sent seul au monde. On se sent trahi par beaucoup de gens, par beaucoup de choses, par un système défaillant. Un système qui malheureusement ne fait que se durcir. Alors qu'il ferait bien d'être un peu plus humanisé. On se retrouve là à ne plus être capable d'entendre. De sentir une main tendue. On s'écarte. On s'isole. On

s'isole à deux en fait. On fuit. On fuit un peu la réalité. On fuit le monde. Parce que le monde n'est pas bon. On perçoit comme ça à ce moment-là. Il n'est pas bon.

I : Ah oui. Peur du jugement ?

P : Aussi. Donc ça a été très, très compliqué. On s'est accrochés. Mais ça a été complexe. On était là, rentrés dans les contraintes liées au Covid. Le passage des frontières était devenu très compliqué en plus. Pour rapatrier toutes ces affaires, il y a eu une partie où il a pu m'accompagner pour passer la frontière avec la voiture bondée. Mais on se demandait toujours si on allait pouvoir passer ou pas passer. Avec toutes les restrictions qui existaient à ce moment-là. Non, ça a été catastrophique. On faisait deux voyages d'aller-retour, aller avec tout le barda. On faisait ça deux fois par jour. On était lessivés. Lessivés. Voilà, franchement, un enfer. Un enfer. Et de nouveau, il n'y a pas de service qui existe en pré-incarcération alors qu'on est démunis. Personne ne nous explique comment ça va se passer. Personne ne nous dit qu'il faudra du temps avant d'avoir une visite, du temps avant d'avoir accès au téléphone, les modalités pour entretenir le linge, des choses comme ça. On est là et on ne sait rien.

I : Ah oui.

P : Donc la phase pré-incarcération, c'est rude. C'est vraiment rude.

I : Quelles étaient ses demandes ou attentes à ce moment-là (qui ont été formulées par lui ou perçues par vous) ?

P : Ses attentes, c'était qu'un maximum de ses effets personnels puissent être ramenés chez moi pour qu'ils soient protégés. Ça, c'était une des choses. Qu'il puisse, lui, terminer son travail pour être réglé par rapport à ses collaborateurs et clients. Ça, c'était important. Et puis régler le problème de la maison. C'était pas sa maison. Il la louait. Il attendait que je règle tout ça aussi après. Il savait que j'étais là donc quelque part, fin...

I : Il s'est reposé sur vous.

P : Oui, oui, un peu. Beaucoup même. Voilà, je ne lui en veux pas, mais ça a été costaud. Ça a été dur aussi. De là-bas, il n'aurait rien su faire de toute façon ça c'est clair.

I : Comment vous vous êtes sentie face à cette situation ?

P : ...

I : Un peu dépassée alors, stressée ?

P : Démunie. Démunie. Seule. Parce qu'on se sent seul. Quand on va démarrer une prise en charge comme ça, on est seul. C'est pas qu'on se sent seul, on est seul. Personne ne peut se mettre à notre place. Voilà, c'est mon mari. Si ça avait été un de mes enfants, ça aurait été pareil. C'est quelqu'un en qui on tient. Voilà il fait partie intégrante de ma vie et du jour au lendemain, on est séparés par la force des choses. Et en plus, il faut tout, tout gérer en ses lieux et places en essayant d'être le plus empathique possible aussi. Puisqu'il faut le faire en s'imaginant être à sa place. Parce que c'est ses affaires, c'est ses biens, ses démarches, il faut les faire comme si c'était lui qui les faisait et pas moi quoi. Donc c'est compliqué de se mettre à la place de quelqu'un pour réaliser des tâches. Ce n'est pas toujours évident non plus ça. Et là non plus, il n'y a personne. Il y a juste soi avec son énergie, sa volonté et sa débrouillardise. Il faut être débrouillard aussi non... On s'en est rendu compte beaucoup pendant l'incarcération. Il a côtoyé plusieurs personnes qui étaient en couple/pas en couple, qui avaient des personnes relais/pas des personnes relais à l'extérieur ou des personnes relais qui se sont épuisées et qui ont lâché prise. Mais quand on n'a personne dehors, on ne s'en sort pas. Voilà, on ne s'en sort pas. Ou on s'en sort, mais très, très mal. Avec un beaucoup plus long délai et dans de moins bonnes conditions.

I : Qu'est-ce qui vous donc motivait à être présente pour lui ?

P : ...

I : L'amour donc ?

P : Oui, l'amour. L'injustice qui l'a frappée aussi. Ce sont des faits qui datent de bien avant que l'on ne se connaisse, mais il m'a expliqué tout de A à Z. Je n'ai plus confiance en l'injustice. Et je l'ai pris tel que je voyais qu'il allait devenir et pas tel que la justice le décrivait. Et ça, ça fait une grande différence, ça fait une grande différence. On parlait d'un homme qui n'était pas l'homme que je connaissais et ce n'est pas l'homme du tout que je connais. Donc j'ai pu voir à travers le bouclier de la justice, la personne qu'il était vraiment et pas cette image qu'ils ont construit d'un dossier quoi, d'un dossier. On ne parlait pas de mon mari, on parlait d'un dossier, d'un numéro de dossier, de quelqu'un qu'on a construit quasiment de A à Z alors que ce n'était pas du tout l'homme qu'il est. Donc c'est ça qui m'a beaucoup motivé, hormis l'amour, c'est ça qui m'a motivé à le soutenir jusqu'au bout. Bien sûr.

I : Comment avez-vous vécu les tentatives de changement ou de non-changement de votre mari ?

P : Il y a eu de l'immobilisme un certain temps donc je ne suis pas tout à fait du genre à être très modéré quand j'ai prouvé par A plus B dix fois/vingt fois qu'il y a lieu de... Donc le secouer, le secouer. Clairement, je n'ai pas hésité à lui dire ce que je pensais, rien de tel que la franchise pour aider quelqu'un à évoluer aussi. Ce n'est pas en mettant de l'ouate, un cocon et... C'est pas ça. Je dis toujours que quand on aime, il faut aussi bousculer, il faut pouvoir dire la vérité, la réalité et ne pas laisser l'autre aller là où il pense être bon d'aller alors qu'on voit clairement qu'il va droit dans le mur. C'est ça aimer, c'est se confronter aussi, c'est pouvoir dire « Mais non, stop, stop, là on s'arrête et on réfléchit, il y a quelque chose qui ne va pas, tu reproduis dix fois la même chose, regarde en dix fois, regarde où tu aboutis, est ce qu'il n'est pas temps de changer un petit peu de stratégie ? » Et voilà, c'est vrai que je l'ai un peu secoué plusieurs fois, et il m'en est reconnaissant maintenant, donc je me dis que j'ai bien fait, j'ai bien fait. Oui mais c'est un homme qui est très, très, très péremptoire, il a ses idées bien arrêtées, ce n'est pas toujours facile de l'en changer, mais je suis très contente parce qu'il a pu m'entendre, et j'ai pu lui faire visualiser le bienfait de ce que je lui amenais. Il s'est rendu compte que j'étais bienveillante et pas là pour l'embêter quoi.

I : Donc ce qui ne lui paraissait pas évident à l'époque maintenant est clair et net.

P : C'est ça, oui, oui, voilà, exactement. Au niveau du changement, de ce qu'il a pu apporter lui, il continue à apporter du changement dans sa manière d'être, de faire, évidemment je le soutiens...

I : Ça vous fait plaisir de le voir changer ?

P : Oui, oui et je lui dis, je le renforce, c'est du renforcement positif parce que je sais qu'il vient de loin, il vient de loin au niveau de l'enfance, au niveau de la petite enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte, il a vécu des choses terribles, mais là il continue à grandir quoi, il continue à s'améliorer et il s'améliore, et je lui dis toujours, ce n'est pas pour moi que tu dois t'améliorer, c'est pour toi. Et donc parce que ce que toi tu améliores pour toi, ça m'aide moi aussi à m'apaiser et à voir que tout ce qui a été mis en œuvre, on en tire les bénéfices maintenant, on en tire les fruits. Donc voilà, il continue à évoluer, c'est sa volonté, il se rend bien compte que jusqu'au bout il évoluera.

I : Ah oui, ça c'est bien.

P : Il en est conscient aussi, c'est bien.

I : En soi oui, tout le monde doit évoluer toute sa vie.

P : Oui, mais ça ce n'est pas toujours facile à faire comprendre, certains pensent qu'ils sont arrivés à un stade où ils ont atteint la perfection de quelque chose, pour eux les efforts sont terminés, mais non, c'est des efforts quotidiens.

I : Oui, c'est vrai. Il y a-t-il quelque chose qui vous a apporté de la satisfaction à cette période-là ?

P : Ouf, à la pré-incarcération ?

I : Oui.

P : Non.

I : À ce moment-là, il n'y avait pas trop de positifs ?

P : Non, vraiment pas, je n'aurais pas su en percevoir, ça n'aurait pas été possible, vraiment pas.

I : Et au contraire, qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous ?

P : ...

I : L'attente alors, comme vous disiez, la temporalité ?

P : Oui, c'est surtout ça, c'est effectivement la temporalité, c'est l'inconnu, c'est le fait d'être seule par rapport à tout ça, et des procédures qu'on ne maîtrise pas, et puis on a l'impression de flotter entre deux dimensions en fait. On flotte et on essaie de s'auto-guidier au mieux vers quelque chose qu'on ignore, on ne sait pas vers quelle direction il faut se diriger, et on est là, et on espère que ce soit le bon endroit vers lequel on se dirige, mais on sait qu'on se dirige vers quelque chose de très compliqué, qui va nous arracher les tripes et le cœur. Et on est bien obligé de se diriger vers là, mais on sait que si on passe par cette étape-là, il y aura une autre étape après, et l'étape à laquelle on a dû penser, c'est le pendant, et c'est surtout l'après, c'est surtout l'après qui nous motivait.

I : Et comment avez-vous géré les mauvaises nouvelles, les échecs, ou les rechutes éventuelles ?

P : Alors, les mauvaises nouvelles, on en a eu pendant l'incarcération, évidemment, parce que la première visite est arrivée en fin avril, je pense que c'était trois ou quatre mois après, et donc quand on ne voit pas son mari pendant autant de temps, et c'était à chaque fois des refus, parce qu'il manquait un élément au dossier, et puis c'était un autre élément, et puis on avait l'impression d'être comme une boule de flipper comme ça, qu'on rejettait à chaque fois, et ça c'était très difficile à vivre. Et moi qui suis une pessimiste, et lui plutôt optimiste, ben j'ai dû me forcer à tenir des discours très optimistes, contraire à ma philosophie personnelle. Donc c'était compliqué, parce que lui, il était tout seul, je ne le voyais pas, je ne pouvais l'avoir qu'au téléphone, je ne pouvais pas me permettre de lui faire percevoir mon désarroi, mon découragement parfois, et donc je tenais un discours, le discours que je pense qu'il nécessitait pour tenir le coup.

I : Vous preniez sur vous en soi...

P : Oh oui, oui, Oui.

I : C'était lui d'abord, et donc bien-être avant le vôtre.

P : Oh bien sûr, de toute façon ça a été trois ans lui d'abord. Ma vie se scandait par rapport aux visites, par rapport à tout, c'était comme ça. Moi je n'ai pas vécu pendant trois ans, ça c'est vrai. Mais c'était comme ça, c'était comme ça. Pour moi c'était normal, c'était naturel.

I : Ah oui. Et à cette période pré-incarcération, concrètement, de quoi auriez-vous eu besoin ? Quelles aides ou soutiens pour vous, personnellement ?

P : Moi personnellement, j'aurais voulu qu'il existe un service qui nous aurait expliqué le déroulement des faits, comment ça allait se faire, quelles allaient être les, les, les difficultés, les obstacles qu'on allait rencontrer, quelles étaient les démarches qu'on pourrait peut-être déjà entamer pour essayer d'alléger la suite. Ça surtout, ça surtout, c'était limiter l'inconnu et nous permettre de préparer, parce que ça ne serait pas une incarcération. Voilà, ce n'est pas quelqu'un qui a commis un crime passionnel, qui a été arrêté sur le champ, menotté, c'est pas le cas. C'est pas le cas. Et là, on nous dit de continuer à vivre jusqu'à l'heure de l'incarcération. Mais on ne peut pas vivre, ce n'est pas humain, ce n'est pas possible. On peut avoir la plus grande force possible, on peut avoir les meilleures ressources et les meilleures stratégies à envisager. On ne peut pas vivre normalement avant une date d'incarcération programmée. Ce n'est pas envisageable. Humainement, il manque du soutien, du soutien administratif et du soutien psychologique pour le futur incarcéré, mais aussi pour son entourage proche, parce qu'on subit, on trinque. On trinque, mais on ne parle de nous nulle part, on n'existe pas. On est dans un no man's land. Quand la personne incarcérée peut demander un suivi psy, il aura un service psychosocial. Et celui qui est dehors, il subit tout, sans aide, sans soutien, sans rien, il faut qu'il se débrouille. Il a intérêt à être bien cortiqué, à avoir une force mentale, à avoir une santé physique pour pouvoir tenir le coup. L'avant, le pendant et même l'après, parce qu'un retour, ça se prépare aussi. On est juste largué, juste largué.

I : Ça, j'imagine bien.

P : Je ne vous le souhaite pas, je ne vous souhaite jamais de vivre ça, franchement. Si je peux vous souhaiter quelque chose, c'est ça. (Rires)

I : Ça va, ça va accrocher.

P : Oui, oui.

I : Je m'y serai attendue, je serai prête avec ce travail.

P : Ben oui.

I : Maintenant, pour la partie pendant la peine.

P : Oui.

I : Donc maintenant pour la partie pendant la peine.

P : Oui.

I : Pendant sa peine de prison, quelles étaient ses demandes ou attentes à ce moment-là ? (Donc formulées par lui ou perçues par vous) ?

P : Ses demandes, c'était de me voir, de m'entendre au téléphone. Dès qu'il a pu avoir le téléphone, c'était m'entendre tous les soirs. Ce qui n'était pas toujours évident non plus, parce que ma vie était vraiment basée sur le coup de fil. Il y avait un coup de fil à plus ou moins telle heure. Parfois, ce n'était pas cette heure-là, donc pour X raisons. C'était surtout avoir un contact téléphonique quotidien. Que je puisse faire les démarches pour les visites. Que je puisse m'organiser pour entretenir son linge personnel et lui amener tout ce dont il avait besoin toutes les semaines. Donc moi je travaille à temps plein. Les visites, ben c'est compliqué. Je ne sais pas si vous connaissez un peu le mode carcéral au niveau des visites, mais c'est hyper cadré. C'est pas vraiment fait pour les gens qui travaillent. Je suis désolée. Ou alors, oui, on peut aller le samedi ou le dimanche. Mais c'est bien quand on habite à 100 km. Et qu'en plus, quand il fait super mauvais, qu'on doit se taper une heure et demie de route pour une heure de visite, même pas, c'était 50 minutes. Avec au moins une demi-heure, trois quarts d'heure d'attente avant. Parce qu'il fallait arriver bien à l'avance. C'était inconfortable. Mais lui, je pense, ne percevait pas les contraintes, les difficultés logistiques et psychologiques aussi et d'épuisement que ça pouvait occasionner. Mais c'était la seule bouffée d'oxygène qu'il avait. Je comprends. Je n'ai pas

lâché. Je n'ai pas lâché. Et pourtant, les dernières semaines, j'ai vraiment eu beaucoup, beaucoup, beaucoup de mal. C'était...

I : Interminable ?

P : Oui, oui. En plus, on m'a joué l'une ou l'autre fois des mauvais coups quand j'arrivais, on me disait que je n'étais pas arrivé dans le quart d'heure avant. Donc, on me refoulait. Alors que c'était sous couvert d'un agent pas de bon poil. Alors qu'on m'a dit la fois suivante que ça ne fonctionnait pas comme ça. Donc j'ai vécu des choses compliquées à ce niveau-là aussi. Parce qu'on va en visite et on est jugé. Il n'y a rien à faire. On a une étiquette, c'est le cas de dire. On a une étiquette avec une photo pour pouvoir passer les multiples portiques, évidemment. Allez un détail, mais il faut le vivre. On ne m'a jamais rien expliquer. Donc, j'arrive là habillée comme d'habitude. Je passe au portique, ça sonne. Bah c'est les baleines de mon soutien-gorge qui sonnent. Je dis « qu'est-ce que je dois faire ». Ben « Vous devez aller retirer votre soutien-gorge ». Ah, Ah, mais c'est bien gentil de me prévenir. Je me retrouve sans soutien-gorge. C'est la dignité humaine qui se met à zéro. C'est ça devant tout le monde. On vous dit « retirez votre soutien-gorge, ou vous ne passez pas ». Ben oui, je vais passer, je vais aller le retirer. Je ne vais pas le retirer ici, il y a bien un endroit. On vous explique ça mais comme si vous étiez un chien. Même un chien, je pense qu'on ne parle pas comme ça. Et voilà. C'est des choses rudes comme ça qu'on vit. On est reniflé par les chiens anti-drogue. Mais bon, pour 50 minutes de visite à table, où il y a eu le Covid donc avec un plexi, on ne pouvait pas souffler, on ne pouvait pas se prendre dans les bras. C'était très, très, très compliqué. Le linge, on pouvait le déposer à un endroit, il ne fallait pas le déposer à un autre. Mais il avait besoin de me voir, il avait besoin de sentir l'odeur du linge propre qui arrivait. Il me disait « c'est ce que j'attendais, c'était le sac de linge propre, pour avoir l'odeur de la maison, l'odeur du propre, une bonne odeur qui me mette du baume au cœur dans ces conditions-là ». Voilà, un petit mot. Mon petit mot de la semaine, je me suis attelée à lui faire une petite carte toutes les semaines. Je prenais une carte avec un petit mot gentil, et je lui écrivais ce que je pensais, je lui écrivais des lettres, et c'est ce qu'il attendait, et c'est ce que j'attendais aussi. C'est ce qu'on attendait l'un de l'autre, c'est d'avoir pour la semaine quelque chose pour tenir. Lui c'était le linge propre, c'était son petit mot, voilà c'était parfois un livre, et moi c'était son petit mot, c'était pouvoir faire son linge parce que je me disais que pour la semaine, je pouvais lui refaire un beau sac avec des affaires propres, qui allait lui mettre un petit peu de baume au cœur pour tenir le coup.

I : Donc vous aviez fort un rôle en soutien émotionnel, matériel, financier aussi.

P : Oh oui, oui, oui. Matériel oui. Et financier aussi. C'est ça, pour qu'il ait ce qu'on appelle la cantine, pour pouvoir se griller des petites choses de base, comme un rasoir, une brosse à dents, des choses comme ça, j'ai dû lui verser de l'argent tous les mois sur le compte de l'établissement pour qu'il puisse se payer ces choses-là, en attendant qu'il puisse travailler un peu là-bas quoi. Il avait besoin de choses pour essayer de garder un tant soit peu, un seuil de dignité.

I : Ah oui. Et comment vous sentiez-vous à cette période-là ?

P : Ouf, j'ai l'impression d'avoir une parenthèse dans ma vie, un trou noir. Ma vie était scandée par la visite, reprendre un rendez-vous au niveau de la visite, faire le linge, aller travailler pour bien gagner ma croûte pour pouvoir assumer financièrement tout le bazar, tous les frais de justice, les honoraires d'avocat, sa cantine, tout le bazar. Et j'ai un trou, un trou dans ma vie. D'ailleurs, j'ai fait un accident de voiture grave. Et j'ai dû m'arrêter. Sur le chemin du travail, j'ai vu le médecin contrôle de l'assurance du travail, et lui a été, ça a été mon sauveur. Il m'a conseillé un médicament pour un peu...

I : Pour déstresser un peu.

P : Oui, c'est ça. Franchement, je l'ai pris pendant un an et demi. Je m'en suis sévrée toute seule quand j'ai senti que j'avais repris pied, que j'étais de nouveau au niveau où j'étais avant, je me suis sévrée. Et je pense que ce médecin m'a sauvée. Ce médecin m'a sauvée parce que quand j'ai eu cet accident, en

fait je me suis vraiment sentie partir. On dit que quand on frôle la mort, on voit les gens que l'on aime en une fraction de seconde. C'est vrai. C'est vrai. J'ai vu mes enfants, j'ai vu mon mari, et je me suis dit « c'est fini ». J'ai eu le temps de me dire « c'est fini ». C'était pas fini, mais c'est vraiment l'impression que j'ai eue et ça m'a donné un électrochoc ou je ne sais pas. J'ai rechuté après. J'ai refait une rechute de mon accident de travail. Je ne savais plus prendre la voiture. Et là aussi, je me suis arrêtée un mois et un mois, tout ce dont je me rappelle, parce que je sais que j'allais en visite quand même. Le seul moment où je prenais ma voiture, c'était pour aller en visite. Je prenais sur moi. C'était au mois de février et je sais que je me suis dé�anchée dans le jardin. J'ai dû me donner physiquement pour exhorter tout ça. Il fallait que ça sorte. Il fallait que ça sorte d'une manière ou d'une autre. Et c'est débiter des arbres qui m'ont fait du bien. C'est con, mais c'est tout ce dont je me souviens de cette période-là. C'est je débitais mes arbres, j'allais en visite et c'est tout. C'est tout. Je pense que mon cerveau m'a mis un petit peu en pause comme ça pour me préserver, j'ai l'impression.

I : Vous êtes incroyablement courageuse. Vous avez réussi à mettre vos peurs de côté pour quand même aller en visite. C'est impressionnant à entendre.

P : Ah oui, mais je ne pouvais pas le laisser lui, là-bas, c'était sa seule heure sur 7 jours où il avait un petit peu le sourire et on pouvait vraiment évoquer des choses dont on avait envie sans être au téléphone. Et on pouvait se voir, se regarder, parfois ne pas parler, et pouvoir se prendre dans les bras. C'était magique. Donc ça valait le coup. Je pense qu'au-delà de mes peurs et de mes hantises, à ce moment-là, je n'y réfléchissais pas. Je n'y réfléchissais pas. Ce n'était plus important. L'important, c'était d'y être en fait. C'était d'y être, de lui apporter ce petit moment qui lui permettait de tenir. Parce que c'était le moment qui lui permettait de tenir. Ça, je l'ai bien compris très, très vite. Il n'aurait pas pu faire l'impasse. Il n'aurait pas pu. Il me le rend bien maintenant, donc je n'ai aucun regret. Aucun. Mais c'était dur. Oui.

I : Donc, vous vous motivez à être présente pour lui de nouveau. À ce moment-là, c'était encore l'amour.

P : Oui. C'était l'amour et qu'il tienne le coup psychologiquement. C'était ça. Qu'il puisse garder cette combativité, cette positivité dont il a toujours fait preuve, même s'il a eu quelques coups de mou. Je peux vous dire que les coups de mou qu'il a eu, j'ai eu très peur parce qu'il m'a quand même avoué avoir pensé abréger sa vie. Et je me suis dit « bon Dieu de bois, heureusement que je n'ai jamais été défaitiste, que je n'ai jamais avoué avoir été au fond du puits à un certain moment. Parce que je ne sais pas comment il aurait tenu ». Je ne sais pas. Je ne sais pas. Donc il fallait qu'il tienne à tout prix. Voilà. J'étais un peu son médicament pour qu'il vive.

I : La pression devait être intense.

P : Oui. Très, parce que je devais m'oublier en fait. Et c'est pour ça que j'ai oublié des mois de ma vie. Je me rends bien compte. J'ai oublié des mois de ma vie parce que c'était uniquement lui, lui était dans toutes mes préoccupations. Et c'était énorme pour lui. Et il fallait que je trouve des ressources pour avoir l'air d'être bien, pour qu'il ne se tracasse pas pour moi.

I : Ah oui.

P : Mais bon, voilà. J'ai bien fait. J'ai bien fait.

I : Et comment avez-vous vécu ces tentatives de changement à cette période-là ?

P : ...

I : Vous étiez fière, fâchée, triste ?

P : Ben j'ai été fâchée parfois. Parce qu'à un certain moment, il y avait un certain immobilisme de sa part. Je pense que c'était du relâchement, de l'épuisement. Je pense qu'à un moment donné, il voyait

bien que ça n'avancait pas. Lui a un peu baissé les bras. Et moi, je ne voulais pas qu'il baisse les bras. Ça ne lui ressemblait pas. Donc, on a fait les vases communicants. Quand lui mettait en œuvre plein d'énergie, je me permettais de lighter un peu. Et inversement. En fait, on s'est toujours complémentés. Quelque part.

I : C'est beau à entendre aussi.

P : Ah oui.

I : Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous a apporté de la satisfaction pendant cette période-là ?

P : La satisfaction ? Mon beau-frère et ma belle-sœur, mon beau-frère, le demi-frère, le frère de mon mari et son épouse, ce sont vraiment des gens bien qui m'ont soutenue pendant l'incarcération. J'ai découvert des belles personnes à ce moment-là parce qu'on ne les côtoyait pas avant. Ils m'ont quelque part sauvée aussi. J'ai dormi régulièrement chez eux. Je ne mangeais pas beaucoup chez moi, donc, ça m'a permis de... fin j'avais plus envie. Je n'avais aucun engouement à ce niveau-là, donc, ma belle-sœur m'a repris en main clairement. Elle m'a donné du punch. Elle m'a vraiment soutenue. C'est quelqu'un de rigolo. C'est quelqu'un de peps, qui a son franc-parler. Elle n'a jamais été par quatre chemins et qui m'a secouée aussi, qui m'a aimée, qui m'a cajolée. Fin voilà elle a eu beaucoup d'amour et de tendresse à mon égard. Mon beau-frère est plus délicat et plus discret, mais voilà il n'avait pas besoin de parler pour m'aimer et me soutenir. Donc, pendant cette période-là, c'est vraiment eux qui m'ont donné de la force, qui m'ont tenue debout. Ils m'ont tenue debout. On a parlé de beaucoup de choses, de ma manière de m'écrouler aussi, de quand j'ai pris le médicament, ma belle-sœur a été rassurée. Elle m'a dit que j'avais bien fait « Je t'en parlais depuis un bon bout de temps mais tu ne m'écoutes pas ». Et c'est vrai, je ne l'écoutes pas. Je ne voulais pas l'entendre. Il me fallait un électrochoc médical pour m'entendre dire quelque chose. Mais voilà elle m'a soutenue dans le fait de prendre ce médicament qui pour moi était une démarche difficile, compliquée. Je ne voulais pas être médiquée. Je ne voulais pas passer à côté de ma vie. C'est ce que j'imaginais comme plan thérapeutique. Je prenais un médicament, ça voulait dire que j'allais flotter, que je ne considérerais plus la vie comme elle est. C'est pas le cas évidemment. Mais moi je le voyais comme ça. Et donc elle travaillait ça avec moi, avec tout son être. Et voilà c'est elle qui m'a bien aidée à tenir le coup. Vraiment. Une belle ressource.

I : Ah tant mieux.

P : Oui, parce que seule, ce n'est pas toujours facile.

I : Oui j'imagine. Vous étiez toute seule alors que vous étiez à l'extérieur ?

P : Oui, oui. Tout à fait. Tout à fait. J'étais à la maison mais j'étais toute seule. Et ma belle-sœur a tiré la sonnette d'alarme à un moment donné. Elle a dit « tu viens demain ou c'est moi qui viens te chercher ». Et voilà j'ai fait ma valise et je suis allée plusieurs jours chez elle. J'allais régulièrement. Elle venait chez moi, je venais chez elle. Les moments de solitude m'étaient nécessaires, mais il y avait aussi ces moments de joie, de vie, de vraie vie. J'avais besoin de ça pour me ressourcer aussi. Pour me donner les forces.

I : Oui, en fait ce qui a été difficile pour vous, outre le fait de devoir aller jusque-là, etc. Je suppose que vous n'en aviez pas parlé beaucoup autour de vous. Donc vous n'avez pas eu tant que ça de soutien de personne à l'extérieur ?

P : C'est ça. Exactement. Ma voisine ici, j'ai un couple de voisins. Ils sont géniaux. Forcément, mon mari était là. Et puis plus là, du jour au lendemain. Je crois qu'il y a un an après, ma voisine m'a posé la question. Elle m'a dit « ce n'est pas pour être indiscrete, mais ton homme ? », et je lui ai dit « ben voilà, il est emprisonné. Je ne sais pas quand il va revenir. Mais quand il sort, il revient ici. Et voilà elle m'a soutenu aussi. Elle m'a dit « écoute, tu lui passes le bonjour. Tu lui dis qu'on pense bien fort à

lui. Et qu'on se réjouit le jour où il rentrera ». Et c'est des petites choses comme ça. En fait, ce qui est fabuleux, c'est qu'il y a des belles personnes. Il existe encore des belles personnes. Et ce couple de voisins n'a jamais demandé les raisons de l'incarcération de mon mari, jamais. Ça ne les intéresse pas. J'ai des collègues qui ont fait pareil. Elles ne m'ont jamais demandé. Elles m'ont dit « je ne veux pas savoir. Ce n'est pas ça qui importe. Ce qui importe, c'est toi. C'est que tu tiennes. C'est ça qui compte. Nous, on s'en fout de sa vie et de son passé. Nous, ce qui compte, c'est ton présent et ton avenir ». Et mes voisins, c'était pareil. C'était pareil. Et quand ils sont revenus, ils l'ont accueilli. Bras ouverts. C'est merveilleux. Et là, on se rend compte qu'il y a encore de vraies bonnes personnes, qui ne sont pas dans le jugement, qui ne sont pas dans la curiosité morbide, qui veulent tout savoir à n'importe quel prix. Ils s'en foutent. Ils s'en foutent. On se rend des services les uns les autres. C'est ça qui compte. C'est l'homme qui est là maintenant qui compte. Et encore, il existe des personnes intelligentes. Et avec un quotient émotionnel élevé qui leur permet justement d'être de vrais humains. Et ça, c'est rassurant.

I : Oui, c'est vrai que c'est rassurant.

P : C'est rassurant.

I : Et comment vous avez géré à cette époque-là les mauvaises nouvelles et les échecs ?

P : ...

I : Parce que vous m'aviez dit que vous preniez sur vous...Par exemple, au téléphone, lui, il n'était pas bien et....

P : Ben je le motivais. Je le motivais. Je le rassurais. Je lui expliquais que j'allais mettre en œuvre telle ou telle démarche. Que j'allais me renseigner pour ceci, pour cela. Et qu'il ne fallait pas se décourager. Que de toute façon, il avait déjà passé autant de temps, que c'était ça en moins. Et que chaque jour qui passait, c'était un jour plus proche de la sortie. Voila.

I : Vous lui donniez espoir...

P : C'était la motivation vraiment ultime c'est de se dire qu'effectivement un jour de plus donc un jour de moins. C'était la meilleure motivation.

I : Ben oui j'imagine. Et vous de quoi auriez-vous eu besoin ? Quelles aides auriez-vous eu besoin à ce moment-là ?

P : Oh je pense qu'un service de nouveau social plus proactif pour faire le lien entre les démarches qui était mises en place par le service psychosocial de l'établissement pénitentiaire et moi parce que voilà, si on ne réfléchit pas, si on ne se renseigne pas, si on n'a pas beaucoup d'informations de la part du service psychosocial de l'établissement pénitentiaire. Donc...

I : Donc vous êtes vraiment livrée à vous-même face à toutes les démarches.

P : Oui, à tout niveau, à tous niveaux. Et donc, on doit se débrouiller comme on peut. On doit deviner un peu les documents qu'on ferait bien de fournir, la teneur des documents, tout ça. Il faut presque avoir un sixième sens pour pouvoir accélérer des démarches quoi, parce que le problème, c'est que la machine judiciaire est tellement lente, quand vous faites quelque chose et qu'on vous dit qu'il faudrait encore ça en plus, ça prend au moins deux semaines.

I : Ben oui, ça doit prendre encore plus de temps quand on ne sait même pas vers où aller ou quoi...

P : Ah ben oui, on ne sait pas ce qu'on doit rendre, on ne sait pas ce qu'on doit faire comme démarche. On ne sait pas qu'il faut téléphoner à tel moment, à tel endroit pour accélérer le tout. Et donc, on se retrouve à perdre un temps fou pour quelque chose qu'on aurait très bien pu faire avant quoi. Et on ne vous dit rien. Donc, vous devez vous débrouiller. Et puis, quand on vous dit qu'il faut ça, c'est dans

l'urgence. Et quand c'est dans l'urgence, quand on travaille, ce n'est pas toujours évident de prendre congé illico-presto pour aller faire un papier, pour aller chercher ceci, pour aller chercher cela. Je dirais que ce n'est quand même pas tout à fait, fait pour les gens qui sont occupés professionnellement.

I : Oui. Et encore vous, je me dis que vous êtes un peu dans un métier où vous êtes en contact avec beaucoup de choses.

P : Oui.

I : Mais ces choses-là sont peut-être pire que perdues.

P : Aaaah oui, tout à fait. Quand j'étais dans la salle d'attente avant la visite, combien de fois des personnes m'ont dit « je ne sais pas comment il faut que je fasse ça. Je ne sais pas comment ». Je faisais un peu une consultation sociale après visite quoi. Parce que je me suis rendue compte que plein de personnes étaient démunies, démunies et personne n'expliquait. Personne.

I : Oui, c'est vrai. Pas évident, je vois.

P : Non, non, du tout, du tout.

I : Et donc, pour la période après peine, une fois sorti, quelles étaient ces demandes et attentes à ce moment-là par rapport à vous ?

P : Là, c'était l'aider dans la reprise de son activité professionnelle puisqu'il est indépendant. Donc l'indépendance, c'est tout plein de démarches. Tout plein de démarches qui en plus sont compliquées vu qu'il est belge mais établi en Allemagne (rires). Donc en indépendant, personne physique, belge, établi en Allemagne, qui fait des prestations uniquement en Belgique. Je peux vous assurer que maintenant je suis rôdée (rires). Donc voilà, j'ai dû faire plein de démarches administratives que je vous passerai tellement c'était lourd et conséquent. Quand je vois la lourdeur administrative belge et l'immobilisme et parfois même le manque de professionnalisme de certaines grosses structures, ça fait peur. Ça fait peur. Il faut s'armer de beaucoup de patience. Il faut pouvoir dire au service « mais vous savez, vous vous trompez. Voilà la preuve ». Il faut montrer les dents. Donc voilà, son attente c'était vraiment de reprendre son travail au plus vite pour pouvoir se relancer professionnellement puisque c'est quelque chose qui fonctionne bien. Donc il avait gardé des contacts avec ses anciens collaborateurs. Il savait que quand il sortirait, il reprendrait du travail avec eux aussi. Et c'est le cas. Donc voilà, c'était vraiment l'important. C'était de reprendre le travail. C'était un véhicule. C'était plein de choses administratives et logistiques.

I : Et même au niveau logement, finalement, il avait toujours son...

P : Non, non, non, non, non, non. Donc c'était la maison. C'est une maison qui louait, mais qui était à sa propre mère, mais qui était sous administration de biens. Et donc la maison a été vendue. Et donc on n'a pas eu de problème avec ça. Moi, j'avais rapatrié un maximum de choses ici à la maison et voilà quoi. Donc ça, sa demande surtout de reprendre son boulot. C'était ça qui importait. Et trouver un équilibre de vie parce que nous nous installions en tant que jeune mariés tout compte fait. On s'était mariés trois mois avant qu'ils soient incarcérés. Mais moi, je visais toujours chez moi, lui chez lui. Les derniers temps, je vivais chez lui, entre guillemets, mais dans des conditions qui n'en étaient pas. Donc on s'est découvert notre vie commune au moment où il est sorti.

I : Ah oui, comme une naissance.

P : C'est ça, exactement. Donc ça aussi, c'était particulier parce qu'on a dû apprendre à se connaître, à composer. A composer, lui, avec ses travers de l'incarcération, parce que forcément, des habitudes étaient restées. Moi, mes habitudes de vie seule, forcément. Ben voilà, donc on a dû composer et adapter. Voilà, on a écrit notre partition ensemble, tout simplement.

I : Et qu'avez-vous ressenti à sa sortie ?

P : Oh là là, quel soulagement ! Ça ne s'explique même pas. Il n'y a même pas les mots. Il n'y a même pas les mots. C'était... Wow, quoi faire ? Je l'embarque et on se taille. On ne sait jamais qu'ils reviendraient sur leur décision (rires). Mais je ne rigole pas. Je ne rigole pas. À trois quarts d'heure près, il empêchait sa sortie pour raisons administratives donc.

I : C'était stress aussi, quand même. Stress de se dire à tout moment que ça recommence. On ne sait pas.

P : C'est ça, exactement. Et donc là, non. Là, on est sûr que non. Donc ça, c'était déjà bien. Mais là, quand il est sorti, il m'a dit... Écoute, j'étais au boulot, il devait sortir bien plus tard. Et il me dit « je suis prêt, je peux sortir » Donc, ni une ni deux, j'ai pris mes clés. J'ai bien fait. J'ai bien fait. Parce qu'ils lui ont dit, trois quarts d'heure après, il était maintenu pour raisons administratives, parce que la maison de justice, qui était normalement prévue pour le prendre en charge, se désistait et donc, il n'y avait plus de service de probation pour la sortie.

I : Vraiment, le stress jusqu'au bout.

P : Aaaah jusqu'au bout. Ça, franchement, ça nous a tenu en haleine (rires). Donc, on s'est vite taillé (rires). On s'est vite taillé. Ah oui, oui, oui, on est rentré à la maison. Enfin à la maison. Mais donc ça, c'était une magnifique journée, franchement. Le début de notre vie, en fait. C'est vraiment ça, le début de notre vie. Parce que le reste du temps, on n'a pas vécu, on a survécu, on a sous-vécu.

I : Comment vous vous sentez aujourd'hui face à toute cette situation ?

P : Aujourd'hui, c'est quand même apaisé par rapport à beaucoup de choses. Maintenant, j'ai toujours l'angoisse tant que... il y a toujours une période où il n'a pas terminé sa période de probation. Ben forcément, c'est idiot, mais c'est comme ça. J'aime bien les choses claires, nettes et sans bavures. Et pas les gris clairs et les gris foncés. Moi, c'est blanc, c'est noir. Et donc, je serais contente quand ce sera enfin terminé tout ça et que ce soit véritablement derrière nous. Mais on parvient quand même à vivre, à profiter de la vie. Et on se rend compte de la chance qu'on a eue l'un et l'autre, d'avoir ces tempéraments-là, d'avoir ces volontés-là aussi. On se rend compte qu'on a une force de caractère incroyable. C'est ça qui nous a permis d'en être là, maintenant. Sans ça, je ne suis pas sûre qu'il serait déjà sorti. Sans notre volonté, sans notre action administrative, nos actions-réactions, sans ça, je pense qu'on n'en serait pas encore là. Parce que la machine judiciaire a encore foiré à un moment donné. Et donc voilà, je dis à trois quarts d'heure près, on la joue dans la vue. Et je ne suis pas sûre que la justice aurait fait les démarches comme nous on les a faites quand il est sorti. Quand il est sorti, j'ai pris contact avec le service de promotion ici, en Allemagne, en demandant « mais voilà la situation. Est-ce que vous prendriez en charge mon mari ? » « Oui, si on reçoit le mandat belge, on le fait. » Ils ont reçu le mandat belge et ça a été fait. Donc la preuve que c'était faisable. C'est parce qu'il était sorti qu'ils n'avaient plus le choix de le faire. Mais s'il était resté, ils auraient laissé ça comme ça, comme ils ont laissé tout le reste en plan pendant des mois. Donc je pense que le fait qu'on ait réagi vite, qu'on n'ait pas traîné pour certaines choses, ça nous a sauvés sérieusement. Voilà, on n'évoque pas très souvent cette période-là parce qu'on a envie que ça reste dans une certaine parenthèse, même si on ne peut pas l'oublier, c'est ça qui nous a forgés quelque part, c'est ça qui a forgé aussi notre relation, la force de notre amour et nos volontés à l'un et à l'autre. Mais on essaie que ça n'interfère plus en fait. On veut considérer ça comme un outil de force et pas un outil de délabrement.

I : Oui.

P : C'est important qu'on puisse garder le passé en tête, mais que ce ne soit qu'un tremplin et pas le gros boulet de destruction. Sinon, c'est foutu. Si on l'utilise comme ça, c'est foutu. Là, on est voué à divorcer, à ne plus s'entendre et à ne plus se supporter. C'est pas tenable, ça. C'est pas tenable. Il faut aller de l'avant avec la force qu'on a pu tirer de tout ça voilà. Les forces qu'on a pu tirer de tout ça.

I : Et aujourd'hui, qu'est-ce qui vous motive à intervenir et à rester auprès de votre mari ?

P : Parce que c'est mon combat, c'est mon beau combat, qu'il en vaut la peine, qu'il est très remerciant par rapport à tout ce que j'ai pu faire ou être. Et un homme comme lui, je ne retrouverais pas. Et une force de relation telle que nous l'avons construite, c'est compliqué d'en avoir une pareille. Parce que quand on sort indemne, relationnellement parlant et affectivement parlant, après un tel combat, on est bon jusqu'à la fin de notre vie. Franchement, c'est le meilleur baromètre. C'est le meilleur baromètre.

I : Vous savez que vous pouvez tout surmonter après ça.

P : Oui, tout n'est que pacotille par rapport à ça. Ça nous a appris à beaucoup relativiser aussi.

I : Ah oui.

P : J'ai un métier qui m'a fait beaucoup relativiser par rapport à la vie et à la mort. Et l'expérience avec mon mari par rapport à l'incarcération, oui, c'est la cerise sur le gâteau. Voilà, on profite de la vie, on aime ce qu'on a. On n'envie pas ce qu'on n'a pas. Ça, c'est important aussi. Et on sait mesurer la richesse de ce que nous possédons. Et ce que nous possédons, c'est d'abord un amour intact qui a perduré. Et ça, ça n'a pas de prix. Et ce que nous avons, nous construisons à deux. On construit à deux avec nos forces, nos faiblesses, nos compétences, nos moyens communs. Et ce n'est pas un truc à lui, un truc à moi, c'est tout à nous. Et on améliore le « nous ».

I : C'est un travail à deux maintenant.

P : Oh que oui ! Que oui, que oui ! Oui, oui, on forme une bonne équipe.

I : J'entends (rires).

P : Oui (rires). On rit, on pleure. On ne pleure pas souvent, mais on rit beaucoup. On se moque de beaucoup de choses. On parvient à rire parfois de choses terribles, parce que pour nous, elles ne sont pas si terribles que ça.

I : La vie est trop courte.

P : Oh que oui ! Oh que oui (rires) !

I : Et comment vous avez vécu ces tentatives de changement depuis sa sortie ?

P : Oh je l'ai un peu retourné aussi de temps en temps (rires). J'ai un peu poussé parfois. Parfois, j'ai dû le freiner, parce que je pense qu'il ne s'imaginait, il était en décalage de réalité. Il fallait aussi qu'il reprenne un rythme normal de la vie civile extérieure, on va dire. Donc voilà, il a fallu un petit temps d'adaptation, de réadaptation. Aussi non, la communication, pouvoir exprimer ses craintes, ses envies, ses besoins, et la faisabilité de tout cela. Ça, ça permet de dépasser tout.

I : Et donc qu'est-ce qui vous apporte le plus de satisfaction dans votre rôle auprès de lui aujourd'hui ?

P : Mon bonheur ! Le fait d'être heureuse, c'est le moyen et l'aboutissement d'une relation. C'est l'objectif qu'on se fixe, c'est d'être heureux en général, même si ce n'est pas toujours aussi clair que ça. Mais voilà, le bonheur de tous les jours, la simplicité de la vie à deux, la richesse de la vie à deux. Les gens sont là, chez eux, ils ont l'impression d'être heureux, de profiter de la vie. Et je me rends compte que beaucoup passent à côté de leur vie, parce qu'ils ne se rendent pas compte que tous les matins, moi j'ai la chance de me loger à côté de mon mari, et j'ai maintenant la chance de me coucher à ses côtés tous les soirs. Mais ça, moi ça m'a manqué, ça m'a manqué terriblement, et j'en mesure la richesse, j'en mesure la rareté quelque part, et donc c'est juste merveilleux. Je trouve merveilleux des choses qui semblent anodines pour le tout-un-chacun, et ça, moi, ça me fait du bien de me réjouir de choses qui sont merveilleuses. Ça pour moi, elles le sont donc.

I : Vous êtes fière de tout ce que vous avez accompli tous les deux.

P : Oh oui, oh que oui (rires) !

I : Et quelles sont les principales difficultés qu'il a rencontrées à sa sortie, et donc vous aussi ?

P : Les habitudes un peu de l'incarcération, les horaires, la manière de dormir, des choses anodines, mais...

I : Oui apprécie à revivre ensemble en soi.

P : Oui, c'est ça. Il a fallu un temps d'adaptation. Ça n'a pas été compliqué, mais il a fallu adapter, s'adapter l'un à l'autre, et lui faire sentir qu'il est en sécurité à la maison, que c'est un lieu d'apaisement. Moi, j'ai voulu faire de ma maison un petit cocon, un endroit où quand on rentre, on a juste envie de s'asseoir dans le divan et de se dire « oh ben je suis bien chez moi », et que ce soit pour tout qui rentre dans la maison. J'ai vraiment voulu ça. Et il a fallu un petit temps d'adaptation, mais à force d'en discuter, à force de le rassurer, ça a été acquis relativement vite. Donc il a trouvé ses marques. Et l'important, ce qui était important, selon moi, qu'il a pu exprimer après, et je suis contente de l'avoir détecté bien à l'avance, c'est qu'il avait besoin de s'investir dans la maison, et d'investir la maison. Il avait besoin d'y faire des travaux, d'y mettre sa touche personnelle, de faire des aménagements, des petits travaux d'isolation, d'autres choses, et je lui ai laissé faire comme il voulait. Et ça, il m'a dit, ça me fait du bien parce que je me sens chez moi, et c'est ce que je voulais, c'est qu'il se sente chez lui, c'est ma maison à la base, et c'est notre maison, c'est là où nous vivons, c'est que des briques, c'est que des briques dans lesquelles nous sommes. Donc, des briques, oui, sur un papier ça appartient à quelqu'un, mais dans la réalité des choses, dans la vie quotidienne, ce sont deux personnes qui investissent les lieux, qui nourrissent les lieux, et donc, c'était ça, surtout, ce qui importait, c'est qu'il soit bien chez lui. Que nous soyons bien chez nous, c'était ça, surtout.

I : Et comment vous gérez les mauvaises nouvelles et les échecs aujourd'hui ?

P : Je les gère un peu mieux, quand même. J'ai appris à relativiser, donc voilà, ma voiture tombe en panne, une fois, deux fois, trois fois, ben il faut la réparer, on va la faire réparer, et puis voilà. C'est comme ça.

I : Vous êtes plus réactive maintenant.

P : Oui, puis on prend ça avec beaucoup plus de recul, et c'est comme ça, les choses pourraient être bien pires, ben ça, c'est pas encore trop grave, ça ok. Si c'est ça qui doit nous tomber sur le coin du nez, je préfère que ce soit autre chose. C'est ma stratégie.

I : C'est vrai, les bonnes, dommage qu'il faille attendre de vivre des choses plus compliquées pour tout se penser comme ça.

P : C'est ça, oui, ça, c'est dommage.

I : Y a-t-il encore des sacrifices ou des compromis que votre rôle d'épouse vous demande de faire ?

P : Je pense qu'on ne fait que ça pendant tout un mariage, si on veut que ça tienne, de toute façon, c'est obligatoire. Il en fait aussi, il fait aussi des compromis, il lâche aussi des choses, et il en impose d'autres. Fin c'est normal, dans toute situation de couple, il est logique d'être tout le temps dans la conciliation, dans la médiation, pour que l'un se sente bien avec l'autre, sinon, c'est pas une relation de force, c'est pas une relation de pouvoir. Dans un couple, normalement, c'est une équipe qui gagne, et une équipe qui gagne, c'est une équipe qui parle et qui partage les forces. Des concessions, on en fait tout le temps, mais c'est pas grave, c'est pour être bien donc, et ce ne sont pas des concessions non plus vitales. Si c'est manger tel repas plutôt qu'un autre repas, si c'est aller se coucher une heure plus tard, parce qu'on a envie de regarder la fin d'un film, si c'est acheter un véhicule plutôt qu'un autre, parce

qu'il y a des arguments en pont, ben ok quoi. Si c'est pour être bien, et améliorer l'avenir, alors tant qu'à faire, autant lâcher un peu du lest, parce que de toute façon, c'est un investissement à long terme. La conciliation est un investissement à long terme.

I : Ça c'est vrai. Et de quoi auriez-vous eu besoin comme aide à sa sortie pour vous ?

P : Là aussi, plus d'informations sur le plan légal, comment relancer une entreprise dans les conditions dans lesquelles on se trouvait. Financièrement, ça n'a pas été facile, facile non plus, les aspects financiers qui n'ont pas été joyeux pendant tout un temps. On a un peu galéré, on a tenu, mais on a galéré. On n'a jamais eu de grands besoins en cours, ça c'est rassurant, ça c'est bien. Sinon, on a une super agent de probation donc, ça franchement, c'est du bonheur d'avoir quelqu'un comme ça. Et elle aussi dit que c'est du bonheur de venir chez nous. J'ai déjà dit « vous êtes chez vous, chez nous, il n'y a pas de souci ». Elle met tout en fin de journée pour pouvoir passer un peu plus de temps bien tranquille, voilà pour discuter de tout et de rien. Voilà on n'aurait pas besoin de services de probation. C'est une surveillance, c'est une garantie, et je le comprends bien. Mais même elle dit « je ne sais pas ce que je viens faire chez vous, à part discuter, boire une tasse de café et manger un morceau de chocolat ». Nous, c'est un plaisir, on ne le vit pas comme une contrainte. Mais je pense que dans beaucoup de cas, il faut quand même une surveillance malgré tout. Moi, je l'ai faite, la pré-surveillance et la surveillance. Donc je serai toujours là pour garantir que tout se passe bien. Donc il ne fera jamais un pas travers, au niveau gestion financière, il a mon soutien et mon regard, s'il me le demande. Donc on n'a pas besoin. Maintenant, je peux comprendre que ça puisse être nécessaire. Mais nous, dans notre cas, je suis fort réactive, je connais un peu les méandres, je peux me débrouiller. Donc quand il a besoin de quelque chose administrativement, c'est Bibi. Un conseil, c'est Bibi. Et quand Bibi ne sait pas répondre, je cherche l'endroit où il pourra avoir la réponse. Donc ça, à ce niveau-là, on était moins démunis à la sortie qu'avant ou pendant, honnêtement. Non on n'a pas, je n'ai pas l'impression d'avoir manqué de quelque chose ou de quelqu'un pour organiser notre mise en ménage quelque part (rires).

I : Qu'aimeriez-vous pour lui dans les mois ou les années à venir et pour vous ?

P : Pour lui, et forcément pour nous, c'est qu'il continue à bien s'installer professionnellement et à poursuivre son activité professionnelle qui lui convient très bien. Il aime ce qu'il fait et qu'il puisse gagner encore mieux sa vie pour lui, pour qu'il puisse se permettre plus de choses aussi. Parce que la pour le moment, c'est le strict minimum. Il fait vivre sa société. Il n'a plus de dettes et ça c'est une grande richesse. Il n'a plus de dettes. C'est énorme. Mais je voudrais qu'il puisse se faire plaisir. Qu'il apprenne à se faire plaisir. Qu'on puisse peut-être se faire un petit ski-trip une fois ou l'autre. Fin voilà, pas de grandes espérances. Mais voilà qu'il puisse lui être autonome financièrement, ça, je voudrais, au cas où il m'arriverait quelque chose tout simplement. Et qu'il puisse être complètement autonome, ainsi il pourra rester dans la maison. C'est parce que la maison coûte et il pourra l'assumer, ça, ce n'est pas un souci. Mais qu'il ait un petit peu d'argent de côté pour l'apport pour la soif. Et qu'il puisse ne dépendre de personne d'autre que de lui-même. Voilà, qu'il puisse s'autonomiser financièrement. Je pense que ça, ce serait quelque chose qui me ferait plaisir pour lui.

I : Oui.

P : Moi, je n'ai besoin de rien. J'ai tout ce qu'il faut. Donc voilà, j'ai un travail, j'ai la maison, j'ai un jardin, j'ai mes enfants, j'ai mon mari, j'ai tout ce qu'il faut dans la maison. Je ne manque de rien. Je ne manque de rien donc moi, je n'ai besoin de rien. J'ai besoin qu'il soit bien, qu'il soit heureux. Parce que son bonheur fait mon bonheur. Ce serait le point d'orgue. Ce serait le point d'orgue pour tout ce qu'on a mis en œuvre, c'est qu'il gagne plus sa vie pour qu'il soit à l'aise. Tout simplement.

I : Je lui souhaite.

P : Oh que oui ! (Rires)

I : Si vous pouviez donner un conseil à quelqu'un qui se retrouverait dans la même situation que vous, ce serait quoi ?

P : Ah, de ne pas rester seul, ça, c'est sûr. Ça, c'est toujours une première chose. De s'accrocher. De se dire que ça en vaut la peine, qu'il y aura des très mauvais moments, qu'il y aura même des moments pires, qu'il n'y aura même... pas de moment parce qu'on les oubliera. Mais qu'en bout de course, il y aura la vie après. La vie tout court. Et donc, ça vaut la peine de sacrifier parfois quelques mois, quelques années de son espace-temps pour avoir de la qualité après, plutôt que de la quantité. Moi, je préfère la qualité que de la quantité. Et si on peut avoir du soutien ou professionnel ou de vraies personnes autour de soi, ça aide. Ça aide sérieusement. Parce que seul, c'est seul.

I : Les proches, c'est important.

P : Oh oui (rires) !

I : Donc pour conclure, y a-t-il quelque chose d'important qu'on n'a pas mentionné que vous voudriez partager ?

P : Non, je pense que j'ai balayé relativement large.

I : Oui, c'est très, très clair.

P : J'espère en tout cas. J'espère que j'aurai apporté les réponses attendues. Non, simplement, je voulais vous dire au niveau de la ligne du temps que vous m'avez envoyée. Je ne sais pas si c'est de vous ou pas. Mais ce que je trouve chouette, c'est le mot « défi ». Et pas « difficulté ». Je trouve que c'est un mot vraiment, mais il est super bien choisi. Je voulais vous le dire. Je trouve que ce mot apporte une autre dimension, une dimension d'espoir. Parce qu'un défi, on le relève. Les difficultés, on est déjà beaucoup plus abattu quand on est face à des difficultés. Par contre, un défi, ça veut dire qu'on a quand même des ressources. On a des ressources. Et donc, je trouve qu'il y a une connotation positive dans votre ligne du temps. J'apprécie énormément. Je trouve que c'est vraiment super. C'est le terme. Je n'y aurai pas pensé. Et je trouve qu'il est super approprié.

I : Ah ben, c'est gentil. Ça me rassure. Je l'ai mis déjà plusieurs fois dans mon travail.

P : Oui, vraiment. Parce qu'il relate vraiment la volonté d'aller de l'avant. On ne se sent pas abattu. Même si à un certain moment, on se sent vraiment dans les tranchées. Malgré tout, la vie, c'est un challenge. On ne sait jamais de quoi ça va être fait. Tout compte fait. Et donc, le terme défi, il est vraiment bien choisi. Continuez à l'utiliser.

I : Ça va, merci beaucoup.

P : De rien. De rien. Je vous en prie.

I : Merci pour votre appel. Ça m'a éclairée sur beaucoup beaucoup de choses.

P : Ah, tant mieux. Je suis bien contente. Parce que ce n'est pas un sujet facile.

I : Plus je m'y intéresse, plus je trouve ça hyper intéressant. De justement n'avoir aucune base sur laquelle partir et de moi-même ouvrir cette porte. J'adore !

P : Oui, exactement. Vous allez vraiment faire jurisprudence sur un vide judiciaire. Il y a un vide judiciaire, un vide gouvernemental à ce niveau-là. Je pense qu'aider l'aidant proche d'un justiciable, c'est aussi garantir la réinsertion du justiciable.

I : Exactement.

P : Parce que si l'aidant craque, le justiciable, je ne sais pas où il va trouver l'aide.

I : Oui, c'est vrai.

P : Donc je pense qu'effectivement, c'est comme les retours à domicile des patients qui ont été hospitalisés. Si l'aidant proche craque, le patient est réhospitalisé. C'est la même chose. C'est vraiment la même chose. Donc il faut qu'on se batte pour qu'on ne lâche pas prise. Qu'on lâche pas prise, tout court. Parce qu'on est de l'aide. Et de la force, là, on voudrait bien nous en donner un peu. Et le fait simplement de savoir, de sentir que l'on existe, rien que ça, en tant que proche d'un justiciable, et qu'on a une responsabilité sociétale, il faut quand même ne pas l'oublier, on a une obligation sociétale, on a une responsabilité, et de la manière dont l'aidant proche va agir, ça peut faire foirer ou ça peut fonctionner.

I : Mais on ne se rend pas compte que les aides étatiques et institutionnelles sont là à un moment, mais une fois qu'elles disparaissent, le travail d'un proche, c'est toute la vie.

P : Exactement.

I : Il faut les soutenir à chaque instant. C'est pour ça que quand j'ai vu qu'il n'y avait aucune étude, je me suis dit, c'est fou, parce que c'est eux qui font le travail le plus long, à plus terme.

P : Bien sûr. Et c'est celui-là qui fera prendre une direction ou une autre. Oui. Oui. Nous sommes d'accord.

I : Voilà. Merci beaucoup.

P : Je vous en prie. Merci beaucoup pour tout aussi. C'est chouette. Un beau projet.

I : Une très belle histoire, en tout cas, pleine d'espoir.

P : J'espère, et je suis contente que ce soit ça qui en ressorte, parce que c'est tel quel. C'est tel quel.

I : Merci beaucoup.

P : Je vous en prie, bonne continuation à vous, et tenez-moi au courant si vous voulez bien. Ça me ferait plaisir.

I : Ce serait avec plaisir, je vous enverrai mon travail.

P : Ça, c'est chouette. Ça m'intéresse énormément. C'est super gentil à vous.

I : Ça va, merci beaucoup.

P : Je vous en prie.

I : Bonne fin d'après-midi.

P : Merci, pareil, au plaisir en tout cas. Au revoir. Merci.